



5m

NOTICE

SUR

Mlle Josephine Rivet

1898

NOTICE
DE
Mlle Josephine Rivet



Mademoiselle Joséphine Rivet

EN RELIGION

SŒUR MARIE JOSEPH FRANÇOIS

Décédée à l'Hôtel-Dieu de Montréal

Le 27 juin 1898

BIBLIOTHEQUE
MONTREAL-TRINITE



Mademoiselle Joséphine Rivet

EN RELIGION

SŒUR MARIE JOSEPH FRANÇOIS

Décédée à l'Hôtel-Dieu de Montréal

Le 17 juin 1898

LE 17 juin de l'année dernière, en la belle fête du Sacré-Cœur de Jésus, mourait à l'Hôtel-Dieu de Montréal, une amie de ce Divin Cœur, une vraie fille de saint François d'Assise, qui avait consacré vingt-cinq années de son existence au service de l'hôpital, en exerçant dans les divers emplois qui lui furent confiés, le plus infatigable dévouement.

Les Tertiaires qui composent la petite Fraternité établie à l'Hôtel-Dieu auraient bien désiré, à l'époque du décès de Mlle Joséphine Rivet, leur Supérieure, écrire quelques lignes à la mémoire de celle qu'elles vénéraient à si juste titre, mais, n'ayant pu alors réaliser leur pieux désir, elles veulent aujourd'hui faire revivre cette humble servante de Dieu en lui offrant, comme souvenir reconnaissant, au premier anniversaire de son décès, la modeste nécrologie qui va suivre.

Mademoiselle Joséphine Rivet était la fille aînée de parents très vertueux. Ses frères et ses sœurs étant tous morts en bas âge, elle commença bien jeune encore la vie de sacrifice qu'elle devait mener plus tard dans une autre sphère. Vers l'âge de seize ans, elle entra au Noviciat des Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe. Mais la faiblesse de sa santé l'obligea d'en sortir au bout de six mois. Dès lors, elle se consacra tout entière à ses parents. Ce fut elle qui leur ferma les yeux après les avoir soignés

tous deux dans de longues infirmités. Se trouvant seule alors et trop âgée pour songer à la vie religieuse, elle accepta l'offre que lui firent des amis de ses parents de la recevoir chez eux. Elle y était depuis un an quand elle fut atteinte d'une cruelle maladie qui l'obligea à venir demander à l'Hôtel-Dieu, ce grand asile des infirmités humaines, une place parmi les membres souffrants de Notre-Seigneur. C'est là que le bon Maître l'attendait, non seulement pour la guérison de sa maladie corporelle, mais encore pour épurer de plus en plus sa vertu et opérer l'œuvre de sa parfaite sanctification.

Ce fut au mois de janvier, 1872, que Mlle Rivet entra à l'hôpital portant une tumeur d'une grosseur énorme, et en proie à de violentes suffocations causées par cette enflure extraordinaire. Depuis son entrée jusqu'au mois de mars, son état ne fit que s'aggraver. Les médecins ayant déclaré qu'il n'y avait aucun espoir de guérison, et le mal faisant de rapides progrès, Joséphine reçut les derniers sacrements. La veille de la fête de saint Joseph, Mgr Bourget, alors malade à l'Hôtel-Dieu, vint visiter la pieuse mourante à la Salle Sainte Vierge et lui conseilla de demander un miracle au Ciel par l'intercession du bon saint Joseph, en offrant à Dieu, comme tribut de reconnaissance, si elle était exaucée, le sacrifice du reste de sa vie au soulagement des pauvres malades de l'Hôtel-Dieu.

Cette promesse demandait beaucoup de générosité de la part de Mlle Rivet qui pouvait vivre dans une toute autre condition que celle dont on lui montrait la perspective ; cependant, cette âme habituée à ne rien refuser au bon Dieu obéit et demanda sa guérison, selon que le lui avait proposé le Vénéré Prélat en qui elle avait une grande confiance.

Le lendemain, 19 mars, Joséphine était à toute extrémité : les prières des agonisants lui furent récitées et le cierge allumé près de son lit indiquait qu'on attendait de moment en moment le dernier soupir de celle qui, le matin encore, avait reçu son Dieu

comme viatique. C'était fête solennelle pour les hospitalières qui honorent saint Joseph comme Patron spécial de leur Institut. Dans la soirée, au commencement du salut, elle congédia les membres de sa famille venus en grand nombre auprès d'elle, afin d'attendre la mort avec plus de tranquillité. Puis elle dit à la sœur converse, restée de garde en l'absence de la première hospitalière, qu'elle pouvait la laisser pour aller à la Bénédiction du très Saint-Sacrement. La sœur, voyant que la malade n'avait pas changé depuis quelques heures, se mit à une petite distance de son lit d'où elle pouvait entendre le Salut. Immédiatement après la Bénédiction, elle revint à son poste, mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle aperçut la mourante, assise sur son lit, la figure rayonnante, lui assurant qu'elle était guérie ! " J'ai senti, dit-elle à la sœur, comme une main passer sur mon corps, et à l'instant même, toutes mes douleurs ont cessé ; laissez-moi me lever. " La guérison était d'autant plus merveilleuse qu'il n'y avait même plus aucune trace d'enflure sur celle qui, quelques instants auparavant, portait, comme nous l'avons dit plus haut, une tumeur extraordinairement grosse. Transportée de joie et de reconnaissance, Mlle Rivet s'habilla aussitôt et fit le tour de la salle, sans fatigue, adressant la parole à toutes les malades qui ne pouvaient se lasser de la regarder. L'étonnement ne fut pas moins grand parmi les religieuses dont Mlle Rivet s'était déjà acquis l'estime. Mgr Bourget, informé de la guérison de celle qu'il avait vu agonisante la veille, fit chanter le *Te Deum* aux religieuses, le soir, dans leur chœur, pendant que la *miraculée*, les yeux baignés de larmes de reconnaissance, y assistait à la tribune de l'église.

Mlle Rivet, quoique profondément touchée de la bonté de Dieu à son égard en cette circonstance mémorable, garda toute sa vie le silence à ce sujet, et s'il arrivait qu'on l'interrogeât pour en apprendre les détails, ses réponses laconiques faisaient voir que son humilité souffrait d'être l'objet de quelque attention.

Fidèle à sa promesse, Mlle Rivet, dès le lendemain de sa guérison, se mit au service des malades. Elle demeura tout d'abord deux années dans la Salle Sainte Vierge, où elle avait reçu cette grande faveur. Ensuite elle fut placée au département des prêtres malades où elle passa vingt ans. Que d'actes de dévouement et de charité les anges ont dû enregistrer au livre de vie durant ces longues années, pendant lesquelles cette pieuse fille, se livrant aux soins les plus obscurs, ne cessait de donner à ceux et à celles qui la voyaient, les exemples les plus édifiants ! S'estimant très indigne de servir les ministres du Seigneur, elle disait : " Ah ! si je pouvais avoir une étincelle de la ferveur qui animait le cœur de sainte Marthe quand Notre-Seigneur la visitait à Béthanie, lorsque moi-même j'ai à offrir quelque aliment ou quelque remède aux prêtres malades ! Je me sens si petite en présence de ces représentants de Jésus-Christ ! " Mais, si elle se sentait petite, ceux qu'elle servait la trouvaient grande, et n'ignoraient pas que les petites actions qu'elle accomplissait avec tant de foi ne peuvent fleurir que sur de grandes vertus. Plus elle se méprisait elle-même, plus en effet, on savait apprécier l'élévation de cette âme aussi généreuse que délicate pour la pratique de toutes les vertus qui se cachent et qui coûtent le plus à la nature.

Les prêtres qui la connurent dans son office ne pouvaient s'empêcher d'admirer cette humble fille. " On ne sait pas l'héroïsme de cette âme, disait l'un d'entre eux ; le monde serait étonné de trouver tant de noblesse et d'énergie dans une vie aussi insignifiante à ses yeux. Ce sont ces âmes cachées qui apaisent de nos jours les colères de Dieu sans cesse excitées par les péchés du monde. "

Cependant, disons-le, Mlle Rivet qui possédait une certaine instruction et une véritable distinction dans ses manières et dans toute sa personne, eut à lutter, en maintes circonstances, pour persévérer dans son humble condition. Ses parents adoptifs qui vivaient dans l'aisance, et d'autres personnes, surtout une

amie d'enfance, la sollicitèrent fortement de sortir de l'Hôtel-Dieu afin de prendre une position plus relevée selon les vues humaines. Mais, le bon Dieu qui voulait en faire un modèle dans cette vocation de servante des pauvres et des malades, la soutint dans le combat et lui donna le courage de triompher de ces diverses sollicitations. Une paix inaltérable fut le résultat de ces luttes vaillamment soutenues, et Joséphine ne cessait de dire dans l'occasion combien elle était heureuse de la part que Dieu lui avait faite dans sa maison. Son cœur chantait avec le Psalmiste : " Un jour passé dans vos tabernacles, ô Seigneur, vaut mieux que mille sous la tente des pécheurs ! "

En 1890, Mlle Rivet se sentant appelée à une plus grande perfection, fit, au beau jour de la fête de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge, avec la permission de ceux qui avaient autorité sur elle, les vœux privés et annuels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et d'hospitalité, y joignant, pour se rapprocher davantage des sœurs hospitalières dont elle était la coopératrice, le vœu de ne jamais sortir de l'enclos extérieur de l'Hôtel-Dieu qu'avec une permission expresse de la supérieure. A partir de ce jour, Mlle Rivet ne fit plus aucune visite au dehors. Même avant, ses sorties étaient bien rares. Quelquefois, les jours de congé, elle allait visiter la pieuse famille qui l'avait adoptée après la mort de ses parents. Elle y était reçue comme une fille chérie, on lui faisait une fête et on insistait pour la retenir pendant quelques jours. " Mais, disait-elle, de retour à son cher Hôtel-Dieu, malgré toute l'affection qu'on me témoigne et la reconnaissance que je dois à cette excellente famille, je ne puis y demeurer plus d'une journée. Je ne me sens plus à l'aise que dans ma solitude, et en m'en revenant le soir, du plus loin que je puis apercevoir le dôme de l'église, le cœur me vole, je me dis : Je m'en vais *chez nous*, à cette chère maison du bon Dieu, où je me trouve si heureuse loin des bruits du monde et près de mes bonnes sœurs. "

Après les promesses sacrées dont nous venons de parler, lesquelles la rattachaient plus fortement encore à Notre-Seigneur et à tout ce qui regarde son service, la ferveur de Joséphine alla toujours croissant. Cependant, il lui restait certaines imperfections, certaines aspérités de caractère, dont elle gémissait et sentait le besoin de se débarrasser pour arriver au degré de perfection que Notre-Seigneur lui demandait dans l'intime du cœur. Un jour, pressée par la grâce, elle s'adressa, avec la candeur qui la caractérisait, à une religieuse dont la vertu lui inspirait beaucoup de confiance, pour savoir ce qu'elle avait à faire pour devenir une sainte. "C'est là mon ambition, dit-elle, et avec le secours de Dieu, je ne veux rien refuser à son amour." La sœur, divinement inspirée elle-même sans doute, lui répondit franchement qu'elle avait encore beaucoup de travail à faire pour en arriver là. "Il vous faut absolument, ajouta-t-elle, abandonner votre manière de voir. Vous tenez trop à votre jugement, et votre caractère entier a besoin d'être brisé puisque les contrariétés assombrissent tant votre humeur. Laissez-vous conduire ; défaites-vous de votre volonté propre, et ne sortez en aucune façon de la place que Dieu vous a assignée dans la maison. C'est ainsi que vous vous sanctifierez et que vous acquerrez une parfaite égalité d'humeur." La leçon était forte, mais l'humble fille la reçut avec une profonde reconnaissance, et sut si bien la mettre en pratique qu'il s'opéra en elle une rapide et complète transformation. "Durant les dix dernières années de sa vie, dit une sœur hospitalière qui l'a intimement connue, Mlle Rivet m'a constamment offert l'exemple des plus belles vertus religieuses. Pauvre, mortifiée, obéissante, d'une simplicité admirable, elle retraçait dans toute sa personne le type d'une vraie fille de saint François. Elle semblait ne plus avoir de volonté ; on pouvait lui donner un ouvrage et le lui faire abandonner et reprendre vingt fois, cela lui était tout-à-fait égal. "Que je suis donc heureuse, disait-elle souvent à la fin d'une

journée de labeur, j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, mais je n'ai pas fait un seul instant ma volonté." Il n'y avait plus d'ombres dans cette âme de sainte ; la vertu paraissait lui être devenue naturelle, tant elle s'était étudiée à ne rien refuser à la grâce. Toujours égale à elle-même, on la trouvait constamment à la même hauteur toutes les fois qu'on s'adressait à elle. Jamais elle ne se départait de sa douce sérénité, de sa bonne humeur, de son exquise politesse et de cette urbanité de manières qui la rendaient si digne, même dans l'exercice des plus humbles travaux.

Que dire de la grande piété de Joséphine, de son ardent amour pour Notre-Seigneur ! Elle faisait tout par amour ; elle ne vivait que de la volonté divine, tout le reste lui était indifférent. C'était pour plaire à Jésus qu'elle était si amoureuse de son devoir, si ponctuelle à toutes ses obligations. " Avec Jésus, disait-elle, je puis tout braver. La pensée que personne ne peut me ravir Jésus et que je puis le trouver en tous les endroits de la maison me rend forte et courageuse pour supporter les épreuves que l'on rencontre chaque jour dans cette vie." Aussi, quoi qu'il arrivât, elle était dans une disposition habituelle de contentement, bien que son cœur si tendre sentît très vivement les peines qui sont le partage des âmes d'élite.

En 1893, vu qu'il y avait un bon nombre de filles attachées au service de l'Hôtel-Dieu faisant partie du Tiers-Ordre de saint François d'Assise, une Fraternité y fut érigée canoniquement, et Mlle Rivet fut choisie comme supérieure de cette petite famille. Cette charge ne plaisait pas à son humilité, cependant elle la prit à cœur et s'en acquitta avec un zèle et une charité remarquables. " Je ne me sens pas capable, comme autrefois, dit-elle, de donner à mes sœurs l'exemple d'un travail assidu, à cause de mon âge et du mauvais état de ma santé, mais je puis leur faire du bien en les aimant." Et, en effet, elle aima ses sœurs Tertiaires avec une tendresse toute maternelle. Oublieuse d'elle-

même, douce, prévenante, prodigue de dévouement, elle trouvait le chemin des cœurs. Pleine d'indulgence, elle voyait, avec une sagesse vraiment surnaturelle, jamais en défaut, le bien qui se trouvait en chacune des personnes avec lesquelles elle était en rapport, n'y cherchant pas autre chose. Et, si elle était forcée d'y apercevoir des imperfections ou des fautes, elle en gémissait tendrement par amour pour Notre-Seigneur et par intérêt pour l'âme imparfaite, priant avec ferveur pour que ces misères disparaissent. Les joies et les peines de ses compagnes devenaient les siennes propres. Mais, comme ici-bas, l'épreuve nous fait de plus fréquentes visites que le bonheur, il n'est pas de moyens que son ingénieuse bonté n'inventât pour consoler celles qui passaient par la tribulation. Le seul nom de souffrance donnait l'éveil à cette nature aimante et sympathique, et elle ne se donnait de repos que lorsqu'elle avait pu procurer quelque soulagement à celle qui était venue lui faire la confidence de ses chagrins. Elle demeura dans ces dispositions jusque sur son lit de mort. Un jour, pouvant à peine parler, tant la maladie de cœur gênait sa respiration, elle passa tout le temps d'une visite qu'elle reçut à s'occuper des intérêts d'une de ses compagnes qui était dans la peine. Et, à la fin, tout épuisée : " J'aurais bien voulu, dit-elle, parler aussi un peu de moi. Je ne le puis pas. J'ai cru qu'il était plus urgent de vous parler d'abord de cette pauvre enfant. Notre-Seigneur ne m'en fera point de reproches. Elle souffre tant ! " Quel cœur ! Aussi, ne pouvait-on rien refuser à cette sainte fille. L'humilité et la soumission parfaite qu'elle faisait paraître en ses requêtes gagnaient le cœur des personnes à qui elle s'adressait et on sentait le besoin de se dévouer en présence d'un pareil dévouement.

Sa discrétion n'était pas moins grande que sa charité. On pouvait tout lui confier ; au fond de son âme compatissante, il y avait des palliatifs pour toutes les misères qu'on y déposait. Quand, obligée de prendre conseil, elle se trouvait dans la néces-

sité de parler des défauts des autres, elle ne le faisait qu'après avoir purifié son intention et avec tant de précautions qu'il était impossible de découvrir de qui elle parlait. Du reste, jamais un mot de trop ne sortait de ses lèvres dans ces occasions délicates, et quand l'obligation d'en parler avait cessé, elle gardait là-dessus le plus profond silence. Aussi aimait-elle beaucoup les personnes discrètes. " Quel bonheur, disait-elle, de pouvoir rencontrer un cœur à qui on puisse se confier en toute sécurité, surtout quand on a besoin de prendre conseil pour savoir comment on doit agir en maintes circonstances qui nous embarrassent ! " Car, quoiqu'elle possédât un grand jugement, et comme nous l'avons déjà dit, une sagesse peu commune, cette humble fille ne se fiait pas à elle-même et craignait toujours, surtout lorsqu'il fallait s'occuper de la conduite de ses sœurs tertiaires.

Mlle Rivet faisait l'office de portière depuis deux ans quand la maladie qui devait l'emporter vint l'atteindre. Son désintéressement et son esprit de sacrifice avaient grandi de plus en plus dans cet emploi qui l'obligeait d'être constamment à son poste, même le dimanche, pendant les offices de l'Eglise. Cette pieuse fille qui aimait tant Jésus au Saint Tabernacle faisait abstraction de ses goûts et de tous ses attraits, et n'assistait qu'à une messe basse. " Mais, disait-elle, j'ai le bonheur de recevoir mon Jésus plusieurs fois la semaine, dans la sainte communion. Alors, j'emporte mon trésor avec moi, dans mon petit logis de portière où, à chaque instant, je puis m'entretenir avec ce bon Maître. " Et on la voyait, toujours aimable, toujours prête à faire les messages qu'on lui donnait, aussi calme, aussi heureuse que si elle eût passé plusieurs heures au pied du Tabernacle, ne se plaignant aucunement des immolations quotidiennes que lui imposait son état d'assujettissement. Comme elle voyait la volonté de Dieu en tout, elle lui rendait de continuelles actions de grâces de tout ce qui lui arrivait. Et, de même que le *merci* de la reconnaissance était toujours sur ses lèvres pour le moindre service

qu'elle recevait, son âme chantait un perpétuel *Deo gratias* pour les bienfaits du Ciel. Sa plus grande consolation, son délassement le plus doux était d'entendre parler de Notre-Seigneur. L'étendue de sa foi donnait de vives lumières à son esprit et à son cœur pour être dans une continuelle admiration des bontés de Dieu. Dans ces considérations et dans ces pieux entretiens, son âme puisait toujours de nouvelles ardeurs ; son amour pour tout ce qui regarde notre sainte religion lui faisait produire des sentiments de dévotion dont toute sa conduite exprimait la sincérité. Son amour pour Dieu avait acquis cette perfection qui bannit la crainte, et Joséphine, de plus en plus détachée des choses de la terre, soupirait après le ciel, " le Ciel, disait-elle, où l'on n'offensera plus le bon Dieu, " car, la crainte de lui déplaire était devenue son unique croix. " Prenons garde, disait-elle avec un accent ému lorsqu'elle craignait que la charité ne fût blessée au cours de la conversation, prenons garde, nous allons faire de la peine à Notre-Seigneur. " Nous savons que sa conduite, à cet égard, ne démentait pas ses paroles.

Au mois de mars de l'année dernière, la maladie de cœur dont elle souffrait depuis longtemps, se compliquant de plus en plus, on la fit entrer à l'infirmerie destinée aux tertiaires. Là, pendant plus de trois mois, les personnes appelées à donner des soins à cette respectable fille, comme toutes celles qui la visitèrent, purent admirer de plus près encore à quel degré d'héroïsme sa vertu était parvenue, car, sa longue maladie lui fournit de nombreuses occasions de l'augmenter.

Malgré l'intensité de ses souffrances et les crises fréquentes de suffocation auxquelles elle était en proie, jamais on ne put surprendre en elle le moindre signe d'impatience. Ses plaintes étaient des oraisons jaculatoires qu'elle lançait vers Jésus, Marie, Joseph et son bon Père saint François qu'elle aimait avec un cœur d'enfant. De plus en plus abandonnée au bon plaisir divin, la vie et la mort lui étaient devenues indifférentes. " Si Dieu me

laisse encore sur la terre, disait-elle, c'est pour l'aimer ; s'il m'appelle à Lui, il sait que je n'ai rien fait, il suppléera à tout ce qui me manque." Telle était la confiance de cette âme de foi. " Ah ! s'écria-t-elle, dans une de ces heures où elle exhalait ses soupirs vers le Ciel, il me semble qu'en voyant Notre-Seigneur, je vais me jeter dans ses bras en lui disant : " Mon bon Jésus, vous savez que je vous aime, ayez pitié de moi, recevez-moi dans votre Paradis. " Son humilité et son abnégation grandirent encore dans la modeste cellule, témoin de ses souffrances et de l'admirable soumission avec laquelle elles étaient acceptées. S'étant trouvée tout d'abord à l'infirmerie avec deux de ses Sœurs Tertiaires dont l'une était mourante, elle recevait volontiers les services de la veilleuse qu'on mettait chaque nuit dans ce département, mais quand, après la mort de sa compagne, elle vit qu'on continuait de tenir la veille auprès d'elle, elle insista auprès de la Révérende Mère Supérieure qui la visitait souvent, pour qu'on la conduisît dans une salle commune, afin, disait-elle, d'épargner ce trouble et cette fatigue aux Sœurs, aussi bien qu'à ses compagnes pour lesquelles son affectueuse sollicitude augmentait à mesure qu'elle approchait du terme. Ce désir d'être traitée comme les pauvres femmes malades des salles était encore un effet de sa profonde humilité ; néanmoins, ni la Supérieure, ni les Sœurs hospitalières ne consentirent à la proposition de la patiente qu'elles aimaient et estimaient à l'égal d'une religieuse de leur communauté, tant elle s'était toujours montrée leur dévouée coopératrice, partout où elle avait été placée comme auxiliaire. Sur son lit de douleur, épuisée et presque agonisante, elle ne cessait de s'occuper des intérêts de sa petite famille Franciscaine désolée de la perte qu'elle allait faire. Quelques jours avant sa mort, elle dit à l'une des Tertiaires : " Priez pour moi ; il est une chose de laquelle je ne puis me détacher, c'est la Fraternité. Je suis inquiète de son avenir, mais si je vais au ciel, comme je l'espère, je prierai beaucoup pour le maintien et le progrès de notre petite famille. " Par dé-

sintéressement encore, elle n'aurait pas voulu mourir pendant la retraite des Tertiaires qui a lieu durant l'octave de la Fête-Dieu, car, disait-elle, ma mort troublerait mes sœurs et leur causerait des distractions. " Le bon Dieu se rendit aux désirs de celle qui n'avait cherché ici-bas que l'accomplissement de son adorable volonté. Dans la matinée du jour où les Tertiaires avaient fait la communion générale pour terminer leur retraite, le jour de la fête du Sacré-Cœur, Mlle Rivet se sentit plus faible, mais, toujours humble, elle ne croyait pas mourir sitôt, s'estimant indigne de s'endormir de son dernier sommeil sur le Cœur de Jésus.... Et cependant, ce Jésus approchait, ou plutôt, il était là, dans le cœur de sa fidèle servante qu'il achevait de parer pour l'heure du suprême sacrifice, car, dès cinq heures du matin, le Saint Viatique lui avait été apporté. C'était la dernière communion... La journée fut bien pénible. Des crises de suffocation et des défaillances se succédaient à de courts intervalles, mais, à toutes ces souffrances, la pieuse mourante n'opposait que des élans d'amour vers son Dieu, des désirs de plus en plus véhéments de s'unir à Lui pour jamais. Vers le midi, elle perdit connaissance et demeura à peu près sans mouvement jusqu'à huit heures où elle déposa sa belle âme dans le sein de Dieu, assistée des Sœurs hospitalières et de plusieurs de ses compagnes du Tiers-Ordre.

Toutes avaient demandé par d'ardentes prières la guérison de cette vertueuse fille qu'elles auraient voulu garder bien des années encore comme gardienne et directrice de la petite famille Franciscaine ; mais, le fruit était mûr pour le Ciel, et le Divin Jardinier, jaloux de le voir briller dans les parvis célestes, venait le cueillir, malgré les larmes et les regrets de celles qui la vénéraient comme une sainte et l'aimaient comme une mère.

C'était fête là-haut : on adorait le Sacré-Cœur. La splendeur des Cieux rayonnait de tout son éclat, une musique ineffable berçait les élus, et Joséphine, en disant : " Mon Jésus, je t'aime et je t'adore, " était partie pour jouir de la fête céleste et se perdre

dans les embrassements de Dieu. Oui, elle s'en était allée jouir et être heureuse, laissant pour héritage à celles qui l'avaient vue à l'œuvre l'exemple des plus touchantes vertus, des actes sublimes de charité, un souvenir vénéré !

Mademoiselle Joséphine Rivet avait 68 ans et comptait 32 ans de profession dans le Tiers-Ordre de saint François d'Assise.

